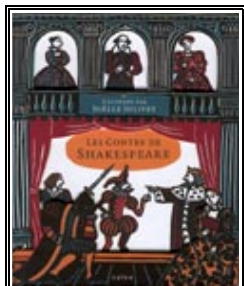




Traduire des albums et des contes pour les enfants Entretien avec Michelle Nikly



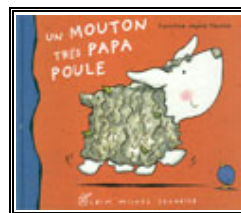
Auteur et illustratrice pour la jeunesse, Michelle Nikly traduit et adapte des albums et essentiellement des contes pour différentes maisons d'édition, Albin Michel, Nord-Sud, et, plus récemment, Naïve. Quel est le rôle, quelle est la liberté du traducteur ? Quelles sont ses difficultés ? Comment adapter sans dénaturer l'œuvre originale ? Michelle Nikly revient sur ce métier d'auteur interprète, requérant sensibilité et écoute. Elle nous commente aussi la traduction de l'ouvrage « Les contes de Shakespeare » et nous livre ses coups de cœur.

-Ricochet : Chez Albin Michel, vous avez notamment traduit deux albums de Caroline Jayne Church « Une oie pas si bête » et « Un mouton très papa poule ». Quelles ont été les difficultés rencontrées ?

Michelle Nikly : Lorsqu'il s'agit de textes courts, dans les albums pour les plus petits, comme ceux-ci, il y a nécessairement une part d'adaptation importante. En anglais, par exemple, on dispose d'un vocabulaire très riche pour décrire des sensations, des bruits, des odeurs, des consistances, des mots-onomatopées, qui n'ont pas leur équivalent en français.... Et il y a aussi les « phrasal verbs », des verbes accompagnés d'une préposition, qui utilisent deux mots là où il nous faut une phrase complète. Du coup, on a l'impression un peu frustrante que la version française est moins « percutante ».

- Ricochet : Est-ce que cette sensation est propre au passage de l'anglais au français ? Que faire pour réduire cet écart ? Pourriez-vous nous donner un exemple ?

Michelle Nikly : Je traduis de l'anglais et de l'allemand. En passant de l'allemand au français, j'ai plutôt la sensation d'alléger, mon texte est généralement plus court que l'original. Avec l'anglais, pour « réduire l'écart », j'essaie de faire preuve d'inventivité. Un exemple : le « scruff » sheep, dont on parle dans le « Mouton très Papa Poule » (je ne suis pas l'auteur du titre), est défini par un adjectif qui veut dire débraillé, pas soigné, mais en même temps ce mouton est décrit comme brouillon, distraît, toujours en retard. Alors je lui ai inventé un nom, (il n'en a pas dans la version anglaise) pour résumer tout ça : Pagaillou. Je n'aurais pas pu le trouver dans le dictionnaire...



-Ricochet : Quelle différence avec la traduction de contes par exemple ?

Michelle Nikly : Dans le cas des contes, on n'est pas limité dans le nombre de mots, on n'a pas trop à se soucier du découpage du texte. On peut rester extrêmement fidèle à la version originale et à son style. J'aime avoir du temps pour relire l'ensemble après avoir laissé reposer ma traduction. C'est là que je peux « harmoniser » le tout, faire que la narration s'écoule de la façon la plus limpide possible.

-Ricochet : Comment faire pour garder le même niveau de langue, transcrire les références et les prénoms, les rimes : quels sont les moyens utilisés pour proposer d'heureuses traductions qui ne dénaturent pas les œuvres ?

Michelle Nikly : Dans un premier temps, un bon éditeur choisit ses traducteurs en fonction du texte qu'il a à traduire. Dans la littérature jeunesse, les traducteurs sont souvent auteurs eux-mêmes, et on a tendance à leur confier des albums dans le registre de leur sensibilité. Dans mon cas, ce sont très souvent des contes. Mais, à chaque fois, j'essaie d'oublier ce que j'écrirais spontanément, pour me glisser avec le plus d'humilité possible dans la peau de l'auteur. J'écoute beaucoup dans ma tête la musique des mots de la version originale, et je tente de retrouver le rythme, la mélodie, en français. Pour les références ou les prénoms, tout dépend du contexte. Si l'histoire est « typée » dans son pays d'origine, par le texte ou l'illustration, autant les garder. Autrement, tout est permis. Quant aux rimes, il ne me semble pas primordial de les conserver. Si elles m'arrivent de façon naturelle, tant mieux, sinon je les oublie. L'une de mes arrière-grand-tantes, la malheureuse, avait traduit Shakespeare en vers ! Son œuvre impérissable est restée dans une malle et n'en est jamais sortie. Je crois que cette histoire m'a marquée, je me méfie des rimes un peu trop visiblement fabriquées...



-Ricochet : Traduire, pour vous, ce n'est pas forcément trahir...

Michelle Nikly : Ce n'est surtout pas trahir ! Certains de mes livres ont été traduits, notamment en anglais. J'ai pu mesurer la différence entre une traduction fidèle et sensible (Le Prunier¹) et une trahison (Le Royaume des

¹ Albin Michel Jeunesse, 1981, Prix Loisirs Jeunes



Parfums²). Pour ce dernier, l'éditeur-traducteur a carrément inventé une situation, changé un personnage, pensant que ce serait mieux pour le marché américain. Du coup, mon texte est devenu incohérent. Cette expérience m'a confortée, s'il en était besoin, dans l'idée du respect dû à l'auteur. J'essaie d'être fidèle à l'esprit, quand je ne peux pas l'être tout à fait à la lettre.

-Ricochet : Lorsque vous traduisez un livre pour enfants: est-ce une traduction, une réécriture, une adaptation ? Où se situe la limite ? Ce choix appartient-il au traducteur ?

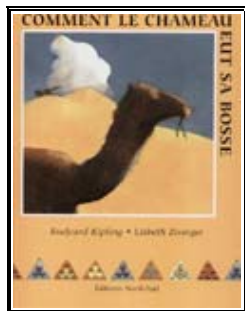
Michelle Nikly : On trouve tous les cas de figure, en général l'éditeur précise ce qu'il souhaite. Il m'est arrivé de recevoir des albums dont les illustrations étaient magnifiques, accompagnées hélas de textes indigents. Là c'est plus qu'une traduction qu'il faut faire, c'est une réécriture. Cela se fait toujours en accord avec l'éditeur. J'ai déjà parlé des albums pour tout-petits, où il faut souvent s'éloigner du texte original et adapter pour trouver le vocabulaire, l'expression juste. J'aime assez cet exercice, qui est un challenge, à chaque fois. On a un espace de liberté, mais il n'est pas illimité. Disons qu'avec l'expérience, je sais jusqu'où je peux aller.

- Ricochet : Vous êtes-vous déjà heurtée à des éditeurs qui vous demandaient de modifier certaines choses dans vos traductions ?

Michelle Nikly : Cela se passe comme ça : j'envoie une première mouture à l'éditeur, qui la fait relire et me retourne quelques propositions de modifications. Je les accepte très volontiers si je pense qu'elles sont pertinentes. Sinon, je refuse, et je dis pourquoi. Il m'est arrivé, trop souvent à mon goût, de découvrir, en recevant mes exemplaires de traductrice, des changements effectués sans mon accord, avec même dans le pire des cas des fautes d'orthographe ! Là je râle, parce que c'est moi qui signe !

-Ricochet : Vous avez traduit de nombreux ouvrages pour les éditions Nord-Sud, quel est celui qui vous laisse un souvenir particulier ?

Michelle Nikly : On en parle au passé, car cette collaboration s'est arrêtée il y a trois ans. J'ai adoré traduire « Bébé-Corbeau », où John Rowe est l'auteur à la fois du texte et des dessins. Dans cet album, il y a une parfaite adéquation entre l'histoire, toute simple et très drôle, et une illustration savante, mais en même temps très accessible de par la désopilante expression des personnages (des corbeaux en l'occurrence). C'est celui qui me vient à l'esprit, mais il y en a eu beaucoup d'autres. En ce qui concerne cet éditeur, un regret : un recueil des contes de Grimm, dont j'avais particulièrement soigné les traductions, avec les illustrations d'Arthur Rackam, qui n'est finalement pas paru.



-Ricochet : Y a-t-il parmi les auteurs que vous avez traduits (Je pense à William Steig, Rudyard Kipling, Maryann K. Cusimano, Grimm, M. Jooose, Fiona Waters, Caroline Jayne Church,...) des auteurs dont l'écriture vous éblouit, vous parle plus, vous a posé des difficultés de traduction ? Pourquoi ?

Michelle Nikly : Les traductions que je trouve les plus réussies sont celles que j'ai faites d'après des auteurs dont j'admire le style. C'est tout l'intérêt de ce travail que de réussir à le retranscrire dans une autre langue, en gardant ses qualités.

Je me souviens d'avoir peiné sur Kipling « so british »... Traduire avec légèreté c'est ce qu'il y a de plus difficile à faire. Je remercie mon père, qui n'a pas su que je ferais un jour de l'écriture mon métier, de m'avoir donné ce conseil : « Écris simplement, comme tu parles ».

Les frères Grimm ont mis dans leurs contes toute la sagesse et la folie du monde. Je n'aurais jamais su à quel point, si je ne les avais pas traduits. Il faut les lire et les relire à tous les âges de la vie.

En fait, j'ai aimé faire un bout de chemin avec tous les auteurs que vous citez. Chacun, à sa façon, m'a enrichie, et j'espère les avoir bien servis, en retour.

-Ricochet : En 2005, vous avez traduits les "Contes de Shakespeare" de Charles et Mary Lamb édités chez Naïve. Quelle est l'origine de ce projet ?

Michelle Nikly : Nous parlions un jour, Sophie Giraud, directrice de Naïve Livres, et moi, des livres qui avaient marqué notre enfance. Et nous en sommes venues à évoquer les « Contes de Shakespeare », en regrettant qu'ils ne soient plus publiés en français. Je lui ai dit que j'aimerais beaucoup en faire une nouvelle traduction. Le projet s'est concrétisé, et il a été décidé pour des raisons éditoriales que nous nous limiterions à six des contes, sur les vingt que comporte l'édition originale. Nous les avons choisis ensemble.

-Ricochet : En adaptant ces contes, Charles et Mary Lamb ont-ils fait un travail de simplification ? De quelle manière sont-ils devenus accessibles aux enfants ? Comment amorcent-ils le passage de l'écriture théâtrale à celle du conte ?

Michelle Nikly : Le pari des auteurs était de rendre les pièces lisibles par les enfants en les transformant en narrations, forme littéraire censée leur être plus familière. Charles et Mary Lamb parlent avec modestie de leurs « résumés imparfaits », mais le succès de leurs adaptations, qui ne s'est pas démenti depuis près de deux cents ans, a démontré la qualité de leur travail. Il fallait en effet à la fois résumer, donc fatalement couper, gérer le temps de façon différente, puisque l'action ne se déroule plus sur une scène devant nos yeux mais qu'elle est racontée, décider de ce qui devait être gardé sous forme de dialogue, ou au contraire retranscrit, le tout en restant le plus fidèle possible à l'œuvre originale. Il fallait aussi éviter les répétitions de « dit-il », « répliqua-t-elle », qui auraient pu être lourds, à la longue. Et puis garder les images les plus fortes, les répliques incontournables. Autant dire mission impossible... et pourtant, ils y sont parvenus. Sans doute leur amour de l'œuvre de Shakespeare a-t-il transcendé leur travail. J'aimerais un jour me lancer dans ce même genre de travail avec un classique français. Un éditeur voudrait-il me suivre ?

2 Illustré par Jean Claverie, Albin Michel Jeunesse 1998.



-Ricochet : Quelle liberté de ton trouve-t-on ? Sont-ils proches de la langue shakespearienne ? Comment pourriez-vous caractériser l'écriture de ces passeurs ?

Michelle Nikly : Je crois qu'ils en étaient si « imprégnés » de cette langue shakespearienne, qu'ils avaient fini par la parler naturellement. Je les imagine tous deux se mettant à la place du grand William, devenu vieux, à qui ses petits-enfants auraient demandé : « Please, Grand-Dad, tell us the story of Hamlet ». ³

-Ricochet : Dans la préface de cet ouvrage, vous expliquez le rôle qu'ont joué Charles et Mary Lamb dans l'accessibilité de Shakespeare et leur découverte auprès des enfants. Ont-ils été des précurseurs ? Quelle a été la réception de cette œuvre ?

Michelle Nikly : C'était une œuvre de commande de William Godwin, (père de Mary Shelley) pour sa « Juvenile Library » à ses amis Charles et Mary Lamb. Qui a eu le premier cette idée éditoriale de génie ? L'histoire ne le dit pas, mais je me plais à croire que ce fut Mary, car dans l'Angleterre victorienne, les filles n'avaient pas le droit de lire Shakespeare ; cela semble l'avoir marquée, puisqu'il y est fait allusion dans l'introduction. Ce qui est sûr en tout cas c'est que les « Contes de Shakespeare » sont devenus très vite des best-sellers, et qu'ils n'ont cessé d'être réédités depuis.

-Ricochet : Pour mener à bien ce travail, avez-vous dû faire des recherches conséquentes ? Comment avez-vous travaillé ?

Michelle Nikly : Mon bureau était trop petit, j'ai dû y mettre une rallonge. Pour chaque « conte », j'avais le texte des Lamb, le texte en anglais de la pièce de Shakespeare, la traduction d'André Gide, un gros dictionnaire, mon ordinateur... Je me suis mise le plus possible dans la situation « d'imprégnation » dont j'ai parlé plus haut. Laurence Olivier et Kenneth Branagh passaient en boucle, le soir, sur mon lecteur de DVD. Il m'est arrivé aussi, lorsque j'avais une hésitation, d'échanger des mails avec un ami universitaire anglais. Je n'ai pas compté mes heures, je voulais tellement que ce soit bien...



-Ricochet : Enfin parlons de votre actualité de traductrice et du titre "Gisella et le Pays d'Avant" écrit par l'auteur-illustrateur américain Mordicai Gerstein sorti en avril 2006 chez Naïve. Vous avez aimé ce livre je pense... Pourriez-vous nous donner vos impressions sur cet ouvrage ?

Michelle Nikly : Ce livre est arrivé lui aussi comme un cadeau. L'histoire de Gisella, la petite fille transformée en renarde, c'est tout ce que j'aime : une forme classique, celle du conte, avec beaucoup de choses à lire en arrière-plan, des résonances ancestrales, et aussi très contemporaines. Une écriture tout en finesse, en sensibilité, mais avec la distance de l'humour. C'était la première fois que je traduisais un roman. Ici aussi l'imprégnation fut extrême, dans la durée, et j'ai mis quelque temps à quitter ce personnage, dans lequel, comme la renarde, je m'étais moi aussi glissée avec bonheur.

Coups de cœur

Citez et commentez trois ouvrages de référence ou des "incontournables" en littérature de jeunesse.

Aujourd'hui je dirais :

- "**Alice au Pays des Merveilles**", dans la version de Grasset Jeunesse en 1974, (Ruy-Vidal aux commandes). Lewis Carroll, traduit par Henri Parisot, illustré par Nicole Claveloux, un régal d'adéquation entre le texte et l'image. L'Album, avec un grand A. Souvent copié, jamais égalé...
- "**Comment Wang-Fo fut sauvé**", Marguerite Yourcenar illustrée par Georges Lemoine, dans la collections Enfantomages de Gallimard. La pureté du style, l'élégance du trait, un album de rêve, qui mériterait, comme d'autres ouvrages de cette collection mythique, une réédition de qualité, reliée et de plus grand format que le Poche.
- Et puis vous ne m'en voudrez pas si je cite « **Little Lou** » de Jean Claverie, chez Gallimard, sans davantage de commentaires, je dirai juste que le résultat est à la mesure de l'engagement de l'auteur...

A découvrir

- Le blog de Michelle Nikly : <http://michellenikly.blogspot.com/> — <http://michelle-nikly.fr>
- Mordicai Gerstein : <http://www.mordicaigerstein.com>



3 « S'il te plaît, Grand-Père, raconte-nous l'histoire d'Hamlet ! »